

Introduction à la vie-sans-fin

Vincent Lambert

Numéro 83, hiver 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/95842ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lambert, V. (2021). Compte rendu de [Introduction à la vie-sans-fin].
L'Inconvénient, (83), 58–60.

Introduction à la vie-sans-fin

LE RÉEL ET NOUS **Vincent Lambert**

Durant mes études en littérature, et je les ai traînées jusqu'à mes trente-sept ans, personne ne m'a jamais parlé du tout premier livre écrit sur cette planète, le *Chant de Gilgamesh*. Je m'assure donc de le mettre au programme dès le premier cours, au cégep. Les tablettes d'argile dateraient d'environ quatre mille ans, mais personne, dans la classe, n'est trop dépaysé par le propos. Ces enfants ont grandi avec un roi qui rêve de suprématie, d'objets sexuels et d'un grand mur.

Ils connaissent bien aussi Flash McQueen. Flash est une voiture de course qui, comme Gilgamesh, est au sommet de sa gloire au début du film. Puis, une nuit, le camion chargé de l'emporter d'un championnat à l'autre s'endort et perd sa cargaison. Tentant de rentrer chez elle, la voiture de course se perd dans le désert, dans un monde où les trophées ne veulent plus rien dire. L'autorité locale l'oblige à se mettre au service des autres, Flash est humilié, il vit une prise de conscience, il découvre enfin l'amitié (et l'amour) et, une heure et demie plus tard, la voiture arrogante est devenue plus « humaine », comme on le dit encore. Un jour, le président des États-Unis connaîtra aussi son chemin de perdition et le tyran pourra enfin devenir un roi, c'est-à-dire le valet d'une puissance amoureuse qui le dépasse absolument. À ce moment-là, je pense qu'il sera mort, sinon qu'il en mourra.

Le roi d'Uruk, lui, a eu la chance de connaître la mort avant de mourir. Enterer son ami Enkidu l'a fragilisé. Il erre. Enkidu était son unique égal, un double sauvage envoyé des dieux pour le soumettre, et voilà qu'il rencontre à travers lui une fatalité dont aucun mur ne peut le protéger. Alors, il part. Il a entendu parler d'un sage, Utanapishtî, qui a construit un immense bateau pour sauver les animaux de la terre du déluge. Pour le récompenser, les dieux lui ont offert ce que l'auteur obscur du récit nomme la « vie-sans-fin¹ ». Qu'est-ce donc que cela ? Gilgamesh quitte sa ville et s'enfonce dans cent vingt kilomètres de ténèbres et d'obscurité profonde, franchit le Jardin-des-arbres-aux-pierres-précieuses

en résistant à l'envie de s'attarder, fait une bouchée des gardiens du bout du monde appelés Ceux-de-pierres et, de l'autre côté de l'océan, rencontre enfin le vieil homme. On se demande qui voudrait vivre éternellement dans un corps aussi fatigué, c'est incompréhensible, mais justement, on arrive au point de l'histoire où la quête de Gilgamesh apparaît comme un malentendu. Le plus grand malentendu de l'histoire humaine, dès le premier livre.

Utanapishti le décoit d'emblée. Mais non, dit-il, moi, je suis une exception, les dieux m'ont offert ce privilège pour mes bons services ; toi, pauvre toi, tu es comme tous les autres : « C'est le lot de l'humanité que d'être brisée comme un roseau. » Tout ce qui est né doit mourir, c'est ainsi. Mais puisque tu es venu jusqu'ici, je vais quand même te confier un secret des dieux. Il s'agit d'une plante. Elle est au fond des mers. Mange-la, et tu rajeuniras.

Alors Gilgamesh s'attache des pierres à la ceinture, descend dans les profondeurs et trouve la plante. Mais il décide de la rapporter chez lui. Il ne la mange pas tout de suite, c'est un vieux réflexe de tyran : il se méfie, il veut demander à son goûteur de la tester, comme dans *Astérix*. Or, pendant la traversée du retour, un serpent bondit hors de l'eau et gloup, c'en est fini de la jeunesse retrouvée. La plante est perdue à jamais. Gilgamesh a manqué son coup. Mais contrairement au président des États-Unis, sans cesse ragaillard par ses faillites personnelles, Gilgamesh devient soudain plus humble. Il est allé au bout du possible humain. Il a reconnu sa limite. Comme l'écrit Thierry Hentsch : « La seule "morale" de l'histoire, si morale il y a, serait de nous rappeler à nos modestes dimensions². » Mais les implications de cette humilité nouvelle sont profondes. Il se produit tout de même un allègement, une résolution, un « accord avec soi-même », dit Hentsch. Gilgamesh est, malgré tout, heureux de revenir à la maison, de montrer son royaume au nautonier qui l'accompagne. Et ce dont il est le plus fier, comme l'a remarqué Étienne Beaulieu dans *Splendeur au bois Beckett*, ce n'est pas son mur colossal mais ses arbres, les vastes palme-raies qu'il a fait planter dans son royaume. Tout est suffisant, désormais. Et c'est justement ce qu'espérait son peuple, en appelant les dieux à l'aide. La fin du règne de la grandeur aveugle.

Voici donc « l'histoire d'un égaré qui n'arrêterait pas de courir après l'immortalité de la gloire ou de la vie-sans-fin », conclut Hentsch. À la lecture, on est frappé de voir combien le deuil qui s'accomplit en lui confond, dans une même illusion, l'absolutisme du roi et le désir d'absolu du voyageur solitaire. La morale est essentiellement négative, ne proposant de salut (ou de soulagement total) que dans l'abandon des rêves infantiles. On connaît l'histoire. Freud nous l'a racontée, nous l'avons racontée encore et encore. La maturité des hommes (il s'agit surtout des hommes) se mesurerait à leur capacité de se détacher du « fantasme de toute-puissance » : la nostalgie inconsciente de la symbiose originelle dans le ventre maternel, la séparation qui s'ensuit, le sein mordu, la différenciation du je et la longue quête du sucre de l'union retrouvée... La soif d'omnipotence de Gilgamesh, elle viendrait de là. Le désir d'immortalité, le mysticisme aussi, selon Freud, de cette unité à jamais perdue dans les profondeurs, mais surtout du refus de cette perte. Hentsch arrive à la même conclusion : « Si Gilgamesh enseigne quelque chose, c'est que [...] la quête de l'absolu, le recours à la transcendance apparaissent comme une régression. » Ainsi, devenir humain, c'est se rendre à l'évidence : tout n'est pas possible, je ne suis et ne peux pas tout, le monde est limité et moi aussi. Ce qui est nommé ici la « vie-sans-fin » n'est plus qu'une vague empreinte, la réminiscence de l'union fusionnelle qui précède la chute dans le monde des nuits blanches et de la crise du non. Poursuivi dans la vie réelle, ce fantasme aura notre peau ou détruira tout. Il faut lui dire adieu.

On s'aperçoit que la première histoire de cette civilisation en prévoyait déjà la fin, d'une certaine façon. De Gilgamesh à Flash McQueen et Donald Trump, et jusqu'à l'histoire de chacun et chacune depuis le berceau, nous voilà, n'est-ce pas, en train de parler aussi de la gloire et des limites du capitalisme. En voyant

aller Gilgamesh, nous reconnaissons notre rapport au pouvoir et à l'origine, je veux parler de la nature dont l'humanité est issue, même si on l'oublie, comme Gilgamesh l'a oublié. On aurait aimé qu'Enkidu, l'ami des animaux, entraîne son ami civilisé dans le bois pour l'initier au langage et au silence des lieux, mais c'est le contraire qui se produit, c'est la cité qui a raison de la vie sauvage en Enkidu, et nos deux héros ne quittent Uruk que pour couper en riant des cèdres sacrés et abattre le monstre qui sommeille au fond de l'arrière-pays. C'est d'une ironie bien triste, mais grâce à l'aide d'Enkidu la civilisation peut s'étendre hors des murs de la cité. Elle ne peut grandir qu'à l'encontre de la nature, en la repoussant, semble-t-il. Là est pourtant son origine, son plan d'ensemble. La civilisation en est sortie, mais la voilà justement comme en dehors, éjectée. Le désir inconscient de symbiose avec la nature se retourne contre cette dernière pour se l'approprier, l'exploiter, dans le déni de toute limite, comme si le désir de l'infini pouvait être comblé par la démesure, comme si l'unité de toutes choses pouvait s'acquérir par le contrôle de toutes choses. Et maintenant, l'humanité n'a pas vraiment le choix, elle fait comme si, mais non : elle ne pourra pas grandir éternellement. Elle apprend le monde fini.

Une illusion de l'infini serait donc en train de tomber pour nous aussi. Le grand malentendu est là. Il s'agit d'un quiproquo : une image de la vie-sans-fin s'était substituée à sa réalité laissée dans l'ombre. Gilgamesh la cherchait dans le pouvoir, il a fait le vide autour de lui. Il la cherche ensuite dans l'immortalité, peine perdue. Son histoire est celle d'un homme qui en se trompant se détrompe. Après quelques échecs, il finit par rentrer chez lui et ouvre les yeux sur la beauté du monde comme il est. Le paradoxe est que, pour vivre un tel « accord », il faut échouer à l'atteindre. Il n'y a pas d'autre option que d'y renoncer, d'après Freud : personne ne retournera jamais au ventre originel, pure nostalgie. Mais là encore, je soupçonne que l'histoire ne se termine pas là. Ça sent le malentendu. Il n'est pas impossible qu'on situe de nouveau cette unité première dans un lieu hors de portée (le ventre d'une mère) alors qu'elle n'est pas situable à un endroit plus qu'à un autre, qu'on parle en réalité d'une origine qui est non seulement au commencement mais toujours là, ici même. En fait, ce n'est pas l'absence de la vie-sans-fin qui crée le manque. C'est parce que la vie-sans-fin est présente à tout moment (sans être reconnue) qu'elle nous manque à notre insu, et que ce manque engendre un appétit, une envie elle-même sans fin, une telle monstruosité.

Si la gloire et la puissance avaient contenté Flash et Gilgamesh, il n'y aurait pas eu d'histoire. C'est plutôt l'inverse qui se produit. L'histoire de leur humanité retrouvée commence avec la fin de l'illusion de grandeur, plus exactement lorsqu'ils prennent conscience que leur grandeur n'a aucun sens dans l'ordre plus grand des choses, quand ils découvrent un *dehors* où leur monnaie et leur identité sociale n'ont plus cours. Comme eux, je crois, nous franchissons lentement un point où l'humanité voit au-delà d'elle-même. Ce qui représentait le vague et lointain décor de la civilisation, de toute vie, passe à l'avant-plan, et nous à l'arrière. Le désenchantement qui s'ensuit (la fin d'une certaine idée de soi dans le monde) est possiblement aussi un éveil, un éveil à ce qu'on a nié, à ce qui était derrière, sous nos pieds pendant tout ce temps-là : une unité qui serait quelque chose comme le support même de l'existence. Et comme elle est toujours là, ici même, on comprend que le désir de l'atteindre à travers une image quelconque puisse nous la faire perdre de vue, on comprend qu'en cessant de la chercher dans un objet magique ou un statut social ou un endroit précis ou même une personne, bref en y renonçant, en renonçant aussi à toute la gloire qu'une telle chose pourrait nous procurer, on commence à la sentir comme une chose qui nous fait, une chose qu'on est. En espérant qu'à la fin, nos pauvres tentatives pour conquérir le monde nous laissent un peu de monde à aimer.

Alors l'illusion, la croyance, serait d'imaginer la vie-sans-fin comme une unité perdue qui serait à reconquérir, de penser que la symbiose est à faire alors qu'elle n'a jamais cessé d'avoir lieu. Le rêve serait qu'on puisse en être séparé. ■

1. J'utilise l'édition scolaire de *Gilgamesh* préparée par Martine Laffon, d'après la traduction de Jean Bottéro, Belin/Gallimard, 2009. Il faudrait rééditer la traduction magnifique de Jean Marcel publiée, à l'origine, chez VLB éditeur.

2. Thierry Hentsch, *Raconter et mourir. Aux sources narratives de l'imaginaire occidental*, Presses de l'Université de Montréal, 2002, p. 79-90.